



Dire et Chanter Les Passions
DCLP



REVUE

INTERNATIONALE



DIRE ET



CHANTER



LES PASSIONS



03 L'Émotion chez Maria Callas

sept 2024

Directeurs de la revue :

Marc JEANNIN et David POULIQUEN

Directeur de publication :

Jean-François BIANCO

Revue à comité de lecture
International peer-reviewed journal

Directeurs de la revue (par ordre alphabétique)

Dr Marc JEANNIN, Université d'Angers & **Dr David POULIQUEN**, DCLP

Directeur de publication

Dr Jean-François BIANCO, Université d'Angers

Direction scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Matteo CASARI	Alma Mater Studiorum, Università di Bologna
Pr Adrian GRAFE	Université d'Artois
Pr Danièle PISTONE	Sorbonne Université

Comité scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Angela ALBANESE	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr. Carlo ALTINI	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr Patrick BARBAN	Université du Havre
Pr Marina BONDI	Università degli Studi Modena e Reggio Emilia, Conservatorio di Musica Vecchi Tonelli
Pr Philippe BLAUDEAU	Université d'Angers
Dr Jean-Noël CASTORIO	Université du Havre
Fabio CEPPELLI	Teatro Luciano Pavarotti
Pr Carole CHRISTEN	Université du Havre
Dr Golda COHEN	Université d'Angers
Pr Nobert COL	Université de Bretagne Sud

Pr. Carl GOMBRICH	The London Interdisciplinary School
Simon LEADER	The Leys School
Dr Marie NGO NKANA	Université de Strasbourg
Jean-Yves LE JUGE	Festival de musique baroque de Quelven
Dr Nicola PASQUALICCHIO	Università di Verona
Dr Paul PHILLIPS	Stanford University
Dr Geoffrey RATOUIS	Université d'Angers
Dr Sophie ROCH-VEIRAS	Université Catholique de l'Ouest
Pr Clair ROWDEN	School of Musicologie Cardiff University

Équipe éditoriale

Volet édition :

Marine VASLIN

Lisa FISCHER

Marjorie GRANDIS

Volet graphique-design :

Allison LEGAVRE

Conception et supervision du numéro :

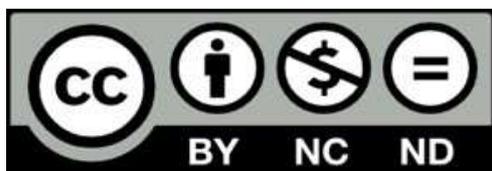
Marc JEANNIN

Webmaster

Dominique RIBALET

Publication périodique

Revue en libre accès disponible sur : www.dclp.eu/revue-dclp



Langues de publication : français, italien, anglais

@ : contact-revue-dclp@dclp.eu

ISSN : 2804-0074

Dépôt légal : février 2021

Présentation de la *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions*

La *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions* (revue DCLP) est une revue à comité de lecture qui publie des articles rattachés à la thématique principale de l'expression des passions. Elle propose des sujets de réflexion interdisciplinaires de qualité, notamment autour de la voix et des émotions qu'elle suscite, selon des angles d'approche divers et originaux. La revue DCLP publie dans le domaine des sciences humaines et sociales, en format numérique et/ou papier, des articles émanant de chercheurs, d'experts, de spécialistes, d'artistes et de personnalités rayonnant dans une sphère nationale et/ou internationale. La revue DCLP publie des numéros thématiques et également des hors-séries, et une rubrique varia. Cela souligne l'engagement résolu de la revue DCLP en faveur du décloisonnement des savoirs et la diffusion des connaissances.

MARIA CALLAS, LE TRIOMPHE DE LA VOLONTÉ

Aurélie Moreau
Chroniqueuse à Radio France

Maria Callas changea le cours de l'histoire musicale du XX^e siècle en remettant à l'honneur une grande partie du répertoire lyrique italien, le bel canto, tombé jusqu'alors en désuétude. Ce répertoire était devenu le domaine de prédilection des sopranos coloratures qui l'interprétaient avec peu de conviction. Avec Callas, finie la tiédeur, place à l'engagement, à la folie, au drame.

En 1923, George et Evangelia Kaloyeropoulos, respectivement trente-cinq et vingt-cinq ans, débarquent à New York. Originaire de la Messénie dans le Péloponnèse, George était pharmacien, et Evangelia issue d'une famille d'officiers éprise de musique. De leur union en 1916 naissent Jackie en 1917 et Vassili en 1920. La famille est heureuse jusqu'à ce que Vassili soit emporté par une méningite durant l'été 1922. La violence du choc les décide à quitter la Grèce pour une nouvelle vie américaine bientôt concrétisée par une troisième naissance, celle de Cecilia Sofia Anna María Kaloyeropoulos. Elle voit le jour au Flower Hospital de New York. Le doute sur la date exacte, le 2 décembre 1923, subsistera jusqu'en 1987, quand la publication de l'acte de naissance retrouvé nous montrera que l'enfant avait été déclaré sous le nom de Sophie Cecilia Kalos, à cette date.

L'amertume de n'avoir pas donné la vie à un fils est pour Evangelia une souffrance intolérable. Pendant quatre jours, elle aurait refusé de regarder sa fille, début d'une relation tendue, jusqu'à la lutte ouverte, puis la rupture quand Maria aura conquis le monde. George fait par la suite modifier officiellement son nom : « En Amérique, par commodité de prononciation, mon père avait abrégé notre nom de famille, ne gardant que la première partie et transformant « Kalos » en « Callas », deux syllabes plus harmonieuses », confiait Maria Callas dans ses *Mémoires* (1956 - 1957), mais encore et peut-être surtout, le nom choisi représente l'anagramme quasi parfait de « Scala », un nom prédestiné quand on sait de quelle manière La Callas allait conquérir la prestigieuse salle d'art lyrique milanaise, d'abord en remplaçant Renata Tebaldi dans *Aïda* de Verdi en 1950 et ensuite en devenant l'une des têtes d'affiche.

PREMIERS ÉMOIS MUSICAUX

Evangelia nourrit pour ses filles, surtout Jackie et sa jolie voix, des ambitions que George n'approuve pas. Cours de piano et radio-crochets pour provoquer le destin sont à l'ordre du jour. La place de la musique et de l'opéra dans la vie d'Evangelia, Jackie et Maria ne fait quant à elle aucun doute. Non pas au théâtre, Maria assistera pour la première fois à une représentation lyrique le 2 février 1938, au Théâtre Olympia d'Athènes où était donnée *La Traviata* de Verdi, mais via la radio. Si les diffusions depuis le Metropolitan Opera ont débuté en 1910, la première retransmission intégrale n'a lieu que le 25 décembre 1931. Il s'agissait d'*Hänsel und Gretel* d'Humperdinck. Déjà à l'époque, une soprano américaine d'origine italienne, Rosa Ponselle (1897-1981), fait grande impression sur Maria : « ...mon idole durant mon adolescence. Et en même temps mon désespoir. Parce que le timbre de ma voix, contrairement au sien, était sombre [...] et que la tessiture de ma voix posait problème dans l'aigu ». Le maestro Tullio Serafin (1878-

1968), dont le rôle sera crucial dans l'ascension de Maria Callas, tenait Ponselle en haute estime et la dirigea le plus souvent possible.

Les rapports du couple Kaloyeropoulos ne cessant de se dégrader sur fond de crise économique, Evangelia décide de revenir en Grèce tandis que George reste à New York. Parties le 20 février 1937 à bord du SS (Steamer Ship) Saturnia, Evangelia et Maria arrivent à Patras le 6 mars et rejoignent Jackie, venue seule fin 1936. Celle qui signait Mary Anna Callas devient à Athènes María Kaloyeropoulou. Elle connaît peu la langue de ses ancêtres, est citoyenne américaine et parle surtout l'anglais. Dès l'année suivante, bien que n'ayant pas l'âge requis de seize ans, elle entre au Conservatoire National dans la classe « d'un professeur sans doute d'origine italienne, Madame Maria Trivella », écrit Callas dans ses *Mémoires*. Pour son audition, outre La Paloma d'Yradier, très en vogue, elle chante la Habanera de Carmen. « Je dois beaucoup à Bizet, dira-t-elle plus tard. Ce fut sa Carmen qui m'ensorcela pour la première fois, et qui en fait décida peut-être du cours de ma vie. [...] Et quand ma famille ne pouvait plus le supporter, j'enchaînais avec l'aria de Philine 'Je suis Titania', de Mignon ».

Puis, le 11 avril 1938, elle participe à un concert d'élèves où elle chante l'air d'Agathe du *Freischütz* de Weber, une chanson grecque de Psaroudas, le duo de l'Acte III de *Tosca*. Le 4 juillet, à l'invitation du Consulat américain d'Athènes pour la fête de l'indépendance, elle chante le célèbre « Casta Diva » de Norma de Bellini. Elle n'a que quatorze ans mais l'histoire est déjà en marche.

UNE SI LONGUE CARRIÈRE

Parce qu'elle s'est éteinte au jeune âge de 53 ans, des suites d'une crise cardiaque, le 16 septembre 1977, on a souvent parlé de la brièveté de la carrière de la Callas. Autant dire qu'il n'en est rien car elle a été au sommet 25 ans durant et a commencé très jeune, à un âge auquel beaucoup de jeunes chanteuses sont encore en formation. Le 2 avril 1939, à quinze ans, elle débute avec orchestre en Santuzza dans *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, son premier rôle complet. L'adolescente ose des airs techniquement et musicalement complexes, dès New York et avant d'avoir pris des cours de chant. Jamais elle ne s'économise et met d'emblée son organisme à rude épreuve, ce qui fait ressurgir la question de ses futurs problèmes vocaux. Dans ses *Mémoires*, Maria Callas nous met elle-même sur la voie et évoque les conséquences physiques d'un tel surmenage lors de sa première prise de rôle en Santuzza : « [...] j'étais désespérée et le visage gonflé et déformé par une terrible rage de dents. Cela a toujours été ainsi, à chaque moment de ma carrière. Comme vous le verrez dans la suite du récit de ma vie, j'ai dû payer inmanquablement et immédiatement pour tous mes triomphes, par des ennuis ou un problème physique. »

Intervient ensuite la première vraie rencontre décisive pour Callas musicienne, celle d'Elvira de Hidalgo (1891-1980), virtuose espagnole enseignant au Conservatoire d'Athènes, plus ancien (1871) et plus réputé que le Conservatoire National de la même ville. Elle-même débuta à seize ans en Rosina du *Barbier de Séville* de Rossini, rôle fétiche chanté au Met en 1910 et à la Scala en 1916. Avec Hidalgo, dont Evangelia jalouera le rôle quasi maternel auprès de Maria, elle acquiert une formation complète, travaille les répertoires : le répertoire italien, beaucoup de Rossini, Verdi, les ouvrages en français (Massenet, Boieldieu, Offenbach), des mélodies et lieder, sans toutefois négliger le répertoire baroque et classique, de *Didon et Énée* de Purcell, aux airs de Mozart.

À cette époque, Callas absorbe la musique comme une éponge. Elle est la première arrivée au Conservatoire et elle en repart en même temps que le dernier élève. Elle assiste à tous les cours, s'intéresse à tous les rôles, même à ceux qui ne sont pas écrits pour sa voix. On ne dira jamais assez le degré d'achèvement, à force de travail et d'endurance, auquel Callas s'est élevée sur le plan de la maîtrise vocale non pas telle une fin en soi mais au service de la musique et du théâtre, travaillant sa voix comme un instrumentiste soliste. Malgré les difficultés du temps de guerre et de l'occupation italienne, puis allemande, Maria Callas se lance dans une première carrière grecque et formatrice. Mais pour Hidalgo, c'est en Italie qu'il faut aller. Maria ne peut s'y résoudre dans l'immédiat. Elle rêve de revoir son père et embarque pour New York le 14 septembre 1944. Elle n'a que vingt-et-un ans mais déjà un riche parcours derrière elle. Deux jours avant son départ, elle donnait *Der Bettelstudent* (*L'Étudiant pauvre* en français), opérette en trois actes de Carl Millöcker.

À New York, près de deux années vont s'écouler, durant lesquelles Maria ne cesse de travailler sa voix, sans aucun engagement, en dépit d'auditions au Metropolitan qui lui propose le rôle de Leonore dans *Fidelio* de Beethoven ou celui de *Madama Butterfly* en anglais. Rôles qu'elle refuse ! Sa prise de rôle ne se fera pas en Amérique mais bel et bien en Italie, passage obligé d'une carrière lyrique et c'est le destin va se charger de l'y conduire. Le ténor Giovanni Zenatello, créateur de Pinkerton dans *Madama Butterfly*, est alors à New York, en quête d'une soprano pour le rôle-titre de *La Gioconda* de Ponchielli. Enthousiasmé par l'audition de Callas, au point de chanter avec elle le duo *Gioconda-Enzo*, il l'engage pour le Festival des Arènes de Vérone de 1947, dont il est directeur artistique. Ses débuts italiens ont lieu le 2 août 1947 en *Gioconda*. La Callas a vingt-trois ans et une foulure au pied douloureuse et invalidante. La représentation est dirigée par le maestro Tullio Serafin, seconde rencontre fondamentale de son parcours de musicienne.

À Vérone, où elle demeurera quelques années, Maria fait la connaissance d'un industriel mélomane : Giovanni Battista Meneghini (1896-1981), chargé de veiller sur la jeune soprano. Il deviendra son mari le 21 avril 1949. Mais avant cela, les Véronais assistent à cinq représentations de *La Gioconda*, le succès est au rendez-vous mais aucun engagement n'en découle pour La Callas. Le Maestro Tullio Serafin a bien conscience d'être face à un phénomène unique et décide de mettre à profit ces quelques mois d'errance pour la faire travailler. Avec Serafin, elle approfondit son apprentissage du métier et affine son art du chant dans le strict respect du style. C'est aussi à ce moment-là qu'elle développera cette singulière faculté d'adaptation au moindre desiderata des chefs.

Callas sait s'épanouir sur les tempos retenus, là où d'autres seraient brisées. Son souffle lui permettant de sculpter la phrase musicale de façon prodigieuse et de s'adapter à tous les tempos que les chefs lui proposent. Callas n'a aucun a priori, seulement une exigence de chaque instant et les moyens de relever les défis. Très myope, jamais elle ne vit le moindre chef depuis la scène ! L'oreille seule la guidait, et une connaissance intime de la partition à tel point qu'il lui arrivait de discuter sonorité ou phrasé d'un instrument de l'orchestre. Leonard Bernstein s'en émerveillait ! Elle pouvait tourner le dos au chef sans perdre la moindre notion du tempo. Une anecdote circule au sujet de ce handicap visuel, on raconte qu'un jour, sur la scène de la Scala où l'un de ses détracteurs lui avait lancé une botte de radis, elle l'aurait ramassée pensant qu'il s'agissait d'un bouquet de fleurs. Que nenni ! Il n'en fallait pas plus à La Callas pour renvoyer le présent en direction de l'expéditeur. De ces qualités, Callas avait pleinement conscience. Loin de s'en flatter, elle y voyait l'obligation de s'en montrer digne, toujours avec cette volonté qui la

caractérise : « Le jour où mes prétendues rivales chanteront ce que je chante, travailleront comme je travaille, se sacrifieront comme je me sacrifie, apporteront ce que j'apporte à l'histoire de l'art, je pourrai les considérer comme des rivales. Vous voyez, je n'ai pas de rivales. Je n'en ai pas une seule, grâce à Dieu pour moi, et malheureusement pour l'art ! »